

sentativi e per affermare il principio di nazionalità. E negli ultimi capitoli l'autore sospetta che nella realtà tutto il programma incentrato nei progressi agronomici, commerciali, industriali, nella costruzione delle ferrovie, nella istituzione degli asili, delle assistenze mutue ecc., altro non siano che l'unica via consentita all'azione liberale sotto il regime austriaco. Intravede perciò il Greenfield il legame fra la cultura lombarda e la contemporanea cultura francese, e forse avrebbe fatto bene ad approfondire questo legame. Questo movimento di cultura si genera da una fede taciuta.

Ma con questi risultati la dottrina economica acquista un sapore politico, un'autonomia morale ed intellettuale rispetto alla vita economica vegetativa, non sospettata all'inizio della ricerca. La cultura lombarda fa parte della cultura europea incentrata nella fede del progresso, e perciò appare sostanzialmente più affine, di quanto si crede, al movimento mazziniano. Dove non procede direttamente dal Mazzini si allaccia alle fonti europee del Mazzini, e del Mazzini risente l'efficacia nel concepire unitariamente l'Italia (pur con le tendenze autonomistiche del Cattaneo). L'affermazione dell'unità economica della penisola avanti il '48 economicamente era un paradosso, e aveva la sua radice nella visione unitaria del Mazzini che aveva presa anche sui suoi avversari.

La differenza fra i pubblicisti lombardi e il Ligure era in ciò: che i primi non volevano negare a sè stessi le condizioni di vita contraendosi in uno spasmo rivoluzionario, e agivano nel senso che le circostanze e i tempi consentivano.

Sicchè si può domandare se quei 2/10 di ideale attuato di cui parla il Mazzini non costituiscano, non i 2/10 dell'Italia risorta, ma pressochè tutta la nuova nazione.

Dato che molti di questi risultati (non però l'ultima mia affermazione sulla parte di Mazzini) sono riconosciuti dall'autore, ad esser pedanti verrebbe fatto di chiedergli perchè, raggiunte queste conclusioni, non sia tornato sui suoi presupposti, che si son rivelati inadeguati e non abbia dato una più profonda coerenza al libro. Ma questa è un'obbiezione pedantesca: ed io amo troppo il travaglio della ricerca, per fare una colpa a chi lascia nella sua opera le tracce della lunga problematicità che costituisce la storia.

A. O.

ALLAIN TARGÉ. — *La République sous l'Empire*, lettres (1864-1870), réunies et annotées par Suzanne de la Porte, préface de Maurice Sarraut. — Paris, Grasset, 1939 (8.º, pp. XXXII-228).

Queste sono lettere scritte da Enrico Allain-Targé, — uomo politico che ebbe parte nella fondazione e assodamento della Terza Repubblica, — alla sua famiglia negli ultimi anni del Secondo Impero, quando egli apparteneva ai più risoluti oppositori. E da esse, che formano un notevole

documento di quel periodo, vogliamo estrarre alcuni passi, che certamente piaceranno ai nostri lettori.

Impressioni e riflessioni che suscitò la famosa enciclica o sillabo del papa Pio IX: « Il n'est plus permis d'être intelligent et catholique. Ce pauvre pape abuse-t-il de son infallibilité pour dire des sottises! — et des injures, donc: corrompus, scélérats, pervers, vicieux, infâmes, pestiférés, voilà ce que nous sommes. Ces gens-là nous disent votre Sceleratesse comme nous leur disons Votre Éminence et Votre Sainteté. Cela ne tire à conséquence. — Nous avons ri ce soir, à l'Institut, Vignier et Erichhoff étaient là. À chaque parole qu'ils disaient, dans la conversation, moi qui avais l'Encyclique sous les yeux, je trouvais; — Voilà la 76^e erreur, voilà la 48^e erreur, etc. C'était vrai. Ce pauvre pape a condamné tout ce que pensent les hommes de son temps les plus modérés. M. Villemain était si monté qu'il voulait me faire faire un article là-dessus » (p. 9, lett. del dicembre 1864).

Osservazione opportuna anche oggi verso quegli storici che cercano il filo del progresso storico in oscure motivazioni psicologiche. L'Allain-Targé preparava una conferenza sul Jefferson e si proponeva anzitutto questi fini: « Prouver que M. de Tocqueville et M. Laboulaye se sont trompés et qu'ils ont fourni un argument faux à une théorie détestable en prétendant que l'Amérique était le résultat, l'œuvre de l'esprit religieux protestant, et le développement des institutions saxonnes apportées d'Angleterre par les premiers Puritains de la Nouvelle Angleterre. Démontrer, au contraire, que les fondateurs des États Unis étaient tous des libres penseurs, des hommes du XVIII^e siècle, depuis Franklin jusqu'à Jefferson » (p. 39, lett. del 13 gennaio 1866).

A proposito di un discorso del Bancroft, che egli traduceva e voleva pubblicare e agli ostacoli che in ciò incontrava nelle disposizioni sulla stampa, gettava uno sguardo generale sulla legislazione in proposito, seguitasi dal 1810 al 1852 in Francia: « Comme tous ces hommes du gouvernement haïssaient la libre pensée! Eh! orgueilleux que vous êtes, de quel droit m'empêchez vous d'exprimer ma pensée? Êtes vous plus sages, plus instruits, plus infallibles que moi? Non, vous songiez tous à votre pouvoir, sans souci de l'avenir... » (p. 36, lett. del marzo 1866).

Sull'atteggiamento che agli oppositori spettava tenere, diceva guardando all'avvenire: « Nous rendre *possibles* demain n'est pas notre souci, n'est pas notre devoir. Ce peu de science politique que nous avons acquis par des études que les gens *possibles* ne font pas, par des méditations que les gens *possibles* dédaignent, et que nous avons acquis en nous plaçant en dehors de tous les préjugés et de tous les intérêts personnels, qui faussent l'esprit du grand nombre, — ce peu de science politique sera évidemment employé par nous à un moment donné pour rendre des services suprêmes à l'heure dangereuse et peut être prochaine qui sera la transition de la domination bourgeoise du 1789 à la démocratie du XIX^e siècle » (lett. dello stesso mese).

Sulla separazione di Stato e Chiesa: « Je suis trop content pour ne point te faire part de ma joie. Enfin Simon a posé la véritable thèse. Son très beau, très savant — trop savant peut être — discours, aura, je crois, un très grand effet. C'est la première fois en France que sérieusement la démocratie, par l'organe de ses députés officiels, affirme, du haut de la tribune, sa doctrine religieuse. C'est la première fois qu'on sort de ces déclamations anticléricales et qu'on proclame la vérité, la doctrine de la séparation de l'Eglise et de l'État. Cette idée va faire son chemin promptement, car elle est juste. Ce sera un grand débarras pour nous, si nous triomphons un jour, de trouver les esprits préparés, au lendemain d'une révolution, à accepter une réforme radicale et définitive. Nous n'avons pas besoin de nous traîner dans l'ornière. Nous n'appelons pas le clergé à nous obéir: on l'enverra se bénir chez eux » (p. 144, lett. del 3 dicembre 1867).

Giudizio sul Thiers, a proposito di un discorso che questi annunciava: « La médiocrité de cet homme n'est égalée que par l'immensité du talent qu'il a pour jouer sur les cordes basses du cœur humain une vieille chanson plate et bête. Il n'a dans le cerveau qu'un idéal, qui est Napoleon I^{er} pacifique, Napoleon moins la guerre. Comprend-on quelque chose de plus hideux et de plus sot. Un despotisme impuissant, temperé par des intrigues, militaire et point guerrier. Je crois qu'on nous parle d'ingratitude quand nous disons que nous ne voterons plus pour cet orateur des bureaucrates, des fonctionnaires, et des ploutocrates. Eh! bien! il a fait son chemin depuis la question romaine. Il n'en est plus à conduire la majorité vers les réactions cléricales, il en est à couvrir cette majorité dans ce qu'elle fait de plus lâche et de plus plat vis à vis du gouvernement. Service pour service! Que la majorité empêche Bonaparte de s'arranger avec la Révolution italienne et Thiers sauvera les candidatures officielles compromises par le vote de la loi militaire » (p. 159, lett. del dicembre 1867).

Per contro, somma era la sua ammirazione e la sua fiducia nel genio politico del Gambetta: « À l'heure qu'il est, d'un *avis unanime*, Gambetta est le *premier orateur* et le *premier homme politique* de France... Le chef d'œuvre de l'éloquence depuis 20 ans... D'après les récits, tu ne peux te faire aucune idée de la puissance terrible de ce héros de l'éloquence tribunitienne. La scène peut être à la rigueur racontée avec la voix et le geste, non décrite. Danton, Ledru, Berryer et Mirabeau ont eu quelques moments dans leur vie où ils ont été comparables. Gambetta est désormais le chef du grand parti démocratique après Ledru-Rollin, qui, nous dit-on, a grandi dans l'exil et à qui, d'ailleurs, nous devons garder tout notre respect » (p. 186, lett. del novembre 1868).

B. C.